

murs que les catapultes ébranlent et que le marteau doit achever. Sous le choc des masses qui heurtent les hautes tours, la pierre se casse, les remparts s'entament et avant que le soleil ne soit couché derrière les marais de la Dombes, d'affreux ravages se font voir sur tous les points de l'orgueilleux rempart.

On n'en peut douter, la journée est bonne ; mais la chaleur a été brûlante et les plus fiers courages sont fatigués. Au signal de la retraite, l'armée rentre avec empressement sous ses tentes ; des postes nombreux sont laissés à la garde des travaux, des troupes reposées viennent remplacer celles qui ont combattu ; la confiance règne d'ailleurs dans tous les esprits. Au dire des anciens soldats, la puissance des assaillants ôte à la citadelle la possibilité d'une longue résistance. L'abondance règne dans le camp, les chefs ont fait preuve d'entente et de valeur, le ciel promet une longue suite de beaux jours, tout est à souhait pour cette multitude qui s'abrite sous les plis du drapeau à la croix blanche et qui goûte les délices de la fraîcheur et du repos en causant de sa vaillance et de ses exploits.

Bientôt la nuit la plus profonde endort les soldats. La ruche humaine bourdonne doucement, puis tout s'apaise, tout s'éteint, silence du calme et du repos, non de la solitude et de la mort.

Cependant, non loin de là, le vieux renard dauphinois ne dormait pas. Enfermé dans sa tanière, courroucé mais non vaincu, il s'appêtait à faire payer à ses ennemis leur insolente sécurité. Vers le milieu de la nuit, avec des précautions infinies, il fait abaisser le pont levis, sortir ses troupes et lance sur les postes avancés une avalanche armée qui balaye soldats et travailleurs, renverse ce qui lui résiste et, allant droit devant elle, porte au loin le carnage et la destruction. Allemands, Savoyais, Bourguignons sont égorgés ; des